

ARTICLES

Traduire ensemble pour faire résonner les voix de la marge

Translating together to make the voices of the margins resonate

Małgorzata Czubińska

Adam Mickiewicz University, Poznań, Poland

malgorzata.czubinska@amu.edu.pl

<https://orcid.org/0000-0002-8929-488X>

Abstract

Although the history of translation and its iconography mostly convey to us a vision of translation as an individual and solitary activity (Monti, 2018, p. 9), in Canada, which is officially bilingual and multicultural at the federal level, the practice of literary translation has recently increasingly taken collective forms. In the following paper, the analysis will be based on two examples of a collaboration between literary translator Arianne Des Rochers with Natasha Kanapé-Fontaine (for the book *Islands of Decolonial Love/Cartographie de l'amour décolonial*) and with Édith Bélanger (for the book *A Short History of the Blockade/Une brève histoire des barricades*), the two works written in English by Leanne Betasamosake Simpson, a leading figure in Canada's Aboriginal resurgence.

Keywords: co-translation, Indigenous literatures in Canada, translation of Indigenous literature

« L'histoire de la traduction et son iconographie nous transmettent très souvent une vision de la traduction comme celle d'une activité individuelle et solitaire » (Monti, 2018, p. 9). « Traditionnellement et de façon générale, le traducteur est un solitaire. Il partage la solitude de l'écrivain » (Ladmiral, 2018, p. 19). « [...] Une traduction est toujours un acte individuel, centré sur un texte écrit, et qui considère le traduc-

teur comme un substitut de l'auteur » (Gambier, 2018, p. 38). Ces citations semblent étayer la thèse selon laquelle le phénomène de la traduction collective est l'exception plutôt que la règle dans le domaine littéraire. Néanmoins, au Canada, qui est un pays officiellement bilingue (depuis l'adoption de la Loi sur les langues officielles en 1969) et multiculturel (depuis l'adoption en 1971 de la politique fédérale du multiculturalisme), ces dernières années, on observe un intérêt croissant pour la co-traduction. Comme le font remarquer Henzi et Bradette : « [...] plusieurs auteur·rices autochtones s'impliquent dans le travail même de traduction, souvent en collaboration avec des traducteur·trices québécois·es (Bender et Dalpé, Kanapé Fontaine et Des Rochers, Bélanger et Des Rochers), ouvrant la voie à de nouvelles pratiques traductologiques qui n'ont, à ce jour, été que très peu intellectualisées ou étudiées » (Henzi & Bradette, 2023, p. 3)¹.

Dans le présent article, nous étudierons les cas de collaboration traductive d'Arianne Des Rochers avec Natasha Kanapé-Fontaine (pour le livre *Islands of Decolonial Love/Cartographie de l'amour décolonial*) et avec Édith Bélanger (pour le livre *A Short History of the Blockade/Une brève histoire des barricades*), les deux ouvrages écrits par Leanne Betasamosake Simpson, une figure de proue de la résurgence autochtone au Canada, pour pouvoir répondre à la question si et dans quelle mesure la traduction collaborative permet d'instaurer de nouvelles pratiques de traduction littéraire plus inclusives et plus participatives.

TRADUCTION AU PLURIEL- QUELQUES REMARQUES PRÉLIMINAIRES

Bien que l'histoire ait connu des cas illustres de traduction collaborative, comme celui de la célèbre *Bible des Septante* (III^e siècle AEC) ou de grands centres de traduction du Moyen Âge, comme la Maison de la Sagesse (IX^e siècle EC) de Bagdad ou l'École de traduction de Tolède (XII^e siècle EC), cette forme de traduction n'a pas fait l'objet d'une attention particulière de la part des chercheurs. C'est au cours des dernières années que nous pouvons observer un intérêt accru de la part des traductologues, comme en témoigne la publication de deux ouvrages collectifs consacrés à cette problématique, dont le premier en langue anglaise, intitulé *Collaborative Translation From the Renaissance to the Digital Age* sous la direction d'Anthony Cordingley et de Céline Frigau Manning (2016) et le second, majoritairement en français, intitulé *Traduire*

¹ En ce qui concerne les traductions françaises des ouvrages des auteurs autochtones, à titre d'exemple, nous pouvons énumérer ici *Chasseur au harpon* de Markoosie Patsauq (l'ouvrage traduit de l'inuktitut par Marc-Antoine Mahieu et Valerie Henitiuk et paru en 2021) ou *Halfbreed* de Maria Campbell (un grand classique de la littérature autochtone qui a été traduit de l'anglais par Jean-Marc Dalpé et Charles Bender et a paru en 2021, presque 50 ans après la parution de sa version originale), sans compter les co-traductions réalisées par Arianne des Rochers, dont il sera question dans le présent article.

à plusieurs. *Collaborative Translation* sous la direction d'Enrico Monti et de Peter Schnyder (2018).

Les chercheurs s'accordent à dire que la traduction est toujours un processus complexe qui nécessite la participation de plusieurs personnes. Parmi « les agents du processus de traduction », Jean-René Ladmiraal énumère les auteurs, les commanditaires et les réviseurs. Cependant, Anthony Cordingley et Céline Frigau Manning clarifient le statut du (co)traducteur, en disant : « Si toute traduction est collaborative, tous les collaborateurs ne sont pas des traducteurs » (Cordingley & Frigau Manning, 2016, p. 23).

Quant aux formes de traduction collaborative, Jean-René Ladmiraal dans son étude intitulée « La traduction en pluriel » (2018), en dresse tout un inventaire. Dans un premier temps, le chercheur fait une distinction entre une collaboration synchrone (lorsque les acteurs travaillent et discutent ensemble, en direct) et asynchrone. En ce qui concerne la traduction à deux² « en synchronie », Ladmiraal propose d'en distinguer trois formes :

- la traduction en binôme consistant en travail de deux personnes dont les compétences sont différentes et en même temps complémentaires, ce qui permet de résoudre les problèmes découlant de la « technicité » du texte de départ et de sa terminologie (Ladmiraal, 2018, pp. 23-24) ;
- la traduction en tandem qui fait réunir deux traducteurs dont l'un est un natif de la langue source et l'autre de la langue cible (la forme de traduction pratiquée lorsqu'on a affaire à un texte littéraire et que les langues sont rares ou lointaines) (Ladmiraal, 2018, p. 24) ;
- les duos de traduction réunissant deux traducteurs « pour des raisons d'affinité qu'on pourra dire psycho-relationnelle, sans qu'il y ait un clivage net de compétences spécifiques entre les deux partenaires, mais plutôt la complémentarité d'un soutien réciproque » (Ladmiraal, 2018, p. 28). Vu la manière synchrone de travail, les traducteurs négocient directement leurs idées et discutent la forme de chaque passage du texte.

Ladmiraal ajoute encore un quatrième type de traduction à deux qui se déroule de manière asynchrone, c'est-à-dire « la traduction à double détente ». Il s'agit d'une variante de la traduction en tandem où la « première traduction “mot à mot” » est assumée par un traducteur qui connaît la langue source et la deuxième étape, appelée « poétisation ou littérisation » de ce premier texte, rajoutée par un autre professionnel qui ne doit pas nécessairement connaître la langue de l'original (Ladmiraal, 2018, pp. 25-26).

² Dans la suite de son étude, Ladmiraal passe à la caractéristique de la catégorie de « la traduction à plusieurs » qui comporte : « “la traduction à deux” à plusieurs », « la retraduction », « les groupes de traduction (la traduction en groupe) » et « la traduction de groupe » (2018, pp. 27-34). Vu l'étendue de la présente étude, qui se concentre sur la traduction des textes littéraires par deux traductrices, nous nous sommes limitée à la présentation détaillée des modes de traduction à deux, sans toutefois prendre en compte les cas de collaboration entre traducteurs/traductrices et auteurs/auteurs qui mériteraient une analyse distincte.

La typologie susmentionnée permet également de dégager les raisons pour lesquelles certains traducteurs se mettent à travailler ensemble. Comme le précise Marzena Chrobak, les motifs les plus fréquents de la traduction à deux, ce sont : « le plaisir de travailler en commun, la complémentarité des compétences et des sensibilités, le souci de la rapidité ; parfois, les goûts particuliers des traducteurs » (2018, p. 239). Ceci veut dire qu'à côté des facteurs à caractère textuel ou linguistique, on retrouve ceux qu'on pourrait qualifier de psychologiques ou individuels.

RENOUVEAU DE LA LITTÉRATURE AUTOCHTONE AU CANADA

Selon le dernier recensement de l'organisme national Statistique Canada, en 2021, les personnes se reconnaissant Autochtones représentaient 5,0 % de la population totale du Canada, soit 1,8 million. Les auteurs du rapport notent que « La population autochtone du Canada est l'une des plus importantes parmi les pays qui ont une histoire coloniale semblable »³. Bien que la population autochtone soit en augmentation depuis une dizaine d'années, en 2021, seulement 237 420 personnes, soit 13,1 %, ont déclaré pouvoir parler une langue autochtone suffisamment bien pour soutenir une conversation. En raison des politiques coloniales, y compris le système des pensionnats autochtones, visant à assimiler les peuples autochtones à la culture européenne, ce qui a conduit à la suppression des langues autochtones et à la transmission intergénérationnelle de la langue, l'écrasante majorité des langues autochtones est aujourd'hui en déclin⁴. Daniel Chartier remarque que l'effacement historique des peuples autochtones au Canada n'a pas touché uniquement leurs langues : « On note que la plupart de ces nations ont subi le colonialisme ; la mise sous silence de leurs croyances, pratiques, cultures et langues, qui a conduit à un « génocide culturel » (2019, p. 28).

Il en découle que le *choix* de la langue d'expression artistique, très souvent n'est qu'apparent. Si la littérature autochtone se définit comme celle qui est écrite par un auteur autochtone (L'Italien-Marcotte, 2022), elle n'est pas toujours écrite en langues autochtones⁵. « Dans un contexte culturel, celui des Premières Nations, où la langue a été violente, fracturée, voire génocidée » (Bradette, 2018), les auteurs sont contraints d'écrire dans la langue de leur ancien colonisateur. Dans la grande ma-

³ <https://www150.statcan.gc.ca/n1/daily-quotidien/220921/dq220921a-fra.htm>.

⁴ Parmi les langues autochtones ayant le plus grand nombre de locuteurs au Canada en 2021, on énumère : les langues criées (86 475 locuteurs), la langue inuktitut (40 320 locuteurs) et les langues ojibwées (25 440 locuteurs). Selon : <https://www150.statcan.gc.ca/n1/pub/11-627-m/11-627-m2023029-fra.htm>.

⁵ Nous pouvons énumérer ici plusieurs exemples des auteurs autochtones qui écrivent dans leur langue maternelle, comme Tomson Highway, Rita Joe, Rita Mestokosho, Joséphine Bacon, Markoosie Patsauq, An Antane Kapesh, Louis-Karl Picard-Siouï, Richard Van Camp, David Bouchard, Monique Gray Smith, entre autres. Il n'en reste pas moins que ce sont les langues coloniales qui sont le plus souvent la langue de la création.

ajorité des cas, il s'agit de l'anglais car la création en français, qui reste au Canada une langue minoritaire, les condamnerait à une « double marginalisation » (Lacombe, Macfarlane & Andrews, 2010, p. 6).

Sur cet arrière-plan historique particulièrement complexe, on observe récemment dans la société francophone du Canada, un véritable renouveau des littératures autochtones, dont la richesse était jusque-là ignorée ou marginalisée⁶ :

On peut noter que la popularité des littératures autochtones au début du 21^e siècle suit le courant dit des « écritures migrantes » (1983-1999), qui mettait de l'avant les questions de l'identité et du territoire, tout en remettant en question les frontières de la littérature québécoise, tout comme le font maintenant, d'une autre manière, les littératures autochtones » (Chartier, 2019, p. 29).

Le renouveau littéraire ne vient pas uniquement du nombre d'auteurs ou d'ouvrages publiés, mais aussi de la présence remarquable des artistes autochtones dans les médias. On note également un intérêt croissant pour la traduction de la littérature autochtone. Néanmoins, il est crucial de rester conscient des implications historiques du processus de la traduction dans le contexte des langues et des cultures autochtones au Canada. Comme le fait remarquer Chagnon :

La traduction a historiquement fait office d'outil de colonisation dans les Amériques en participant à imposer une forme coloniale du langage, notamment par le biais des écrits des premiers colons, des traductions religieuses des missionnaires ou des tentatives d'anéantissement des langues autochtones au profit des langues coloniales par le système des pensionnats autochtones (2023, p. 74).

Dans un pays où la traduction a joué pendant les siècles un rôle d'instrument de pouvoir et d'oppression des colonisateurs envers des peuples autochtones, naît une réflexion sur la « décolonisation » du processus de traduction littéraire et du processus éditorial afin de mettre en place une « relation moins prédatrice qui est nécessaire pour bien rendre compte de la littérature autochtone » (L'Italien-Marcotte, 2022).

Lori-Saint Martin, qui a elle-même traduit de nombreux ouvrages de littérature autochtone⁷, attire l'attention sur l'aspect générationnel du problème, en disant qu'il

⁶ Il faut, cependant, souligner une différence entre la société anglophone et francophone. Si la publication des œuvres des auteurs autochtones est déjà une tradition bien établie au Canada anglophone depuis 50 ans, si bien qu'on a vu apparaître un véritable corpus d'ouvrages, il s'agit d'un phénomène relativement nouveau dans l'espace de la culture francophone.

⁷ À titre d'exemple, nous pouvons énumérer ici : Cherie Dimaline, *Rougarou*, 2020 (traduction de *Empire of Wild*) ; Thomas King, *Une brève histoire des Indiens au Canada*, 2014 (traduction de *A Short History of Indians in Canada*) ; cinq tomes d'*enquête de DreadfulWater* du même auteur publiés entre 2021 et 2023 ; Richard Wagamese, *Cheval indien*, (traduction de *Indian Horse*). Toutes les traductions énumérées, ce sont les co-traductions de Lori Saint-Martin et de son époux, Paul Gagné.

est urgent de remodeler les pratiques de traduction littéraire dans un esprit d'inclusion afin de former toute une nouvelle vague des traducteurs autochtones :

À compétence égale, une personne autochtone, par exemple, gagnerait-elle à être traduite par une autre personne autochtone ? On devrait au moins s'interroger sur le sujet. Cela dit, comment la compétence pourrait-elle devenir égale si on ne donne pas à des personnes autochtones une chance de s'essayer à la traduction ? Le milieu doit évoluer, s'ouvrir. Autrement, le cercle demeurera vicieux : s'il fallait attendre l'émergence d'une génération de traductrices autochtones, les écrivaines autochtones actuelles ne seraient pas traduites. Mais comment garantir l'émergence de cette nouvelle génération autochtone de traductrices si d'autres ont accaparé « ses » autrices ? Encore une fois, le milieu est appelé à changer (L'Italien-Marcotte, 2022, p. 263).

CO-TRADUCTION COMME UNE FORME DE DÉCENTREMENT

Sur le site de l'organisation *Kwahiatonhk* ⁸, dont l'activité est entièrement dédiée au développement, à la promotion et à la diffusion de la littérature autochtone créée ou traduite en français, dans la catégorie « œuvres autochtones traduites en français », on a recensé une dizaine d'ouvrages traduits par deux traducteurs/traductrices entre 2014 et 2023. La traductrice allochtone ayant publié le plus grand nombre de livres traduits en collaboration est Arianne Des Rochers, qui a effectué trois traductions en collaboration avec des artistes d'origine autochtone entre 2018 et 2022. Des Rochers, qui définit la co-traduction comme sa forme de travail privilégiée⁹, souligne les motivations politiques de son approche traductive. Comme elle l'explique dans un entretien vidéo animé par Nicolas Dawson et paru sur YouTube : « Je m'inscris depuis plusieurs années dans une démarche qui est axée sur la diffusion et la circulation des voix marginalisées [...] Pour moi, il est important d'utiliser mon temps, mon énergie, mes connaissances, mes compétences dans le but qui est axé sur la justesse sociale et la promotion des voix qui ne sont pas présentes dans le milieu littéraire, p. ex. québécois en français [...] C'est mon intention en tant que traductrice »¹⁰. Outre son engagement politique, ce sont les préférences personnelles qui orientent la traductrice vers le travail collaboratif. Comme l'a expliqué Arianne Des Rochers dans l'entretien avec l'autrice du présent article : « Traduire seule, c'est parfois ennuyeux [...] J'aime bien l'aspect relationnel de la traduction. Non seulement avec le texte mais aussi avec les

⁸ <https://kwahiatonhk.com/oeuvres-autochtones-traduites-en-francais/#1534797616932-aae40917-7b29>.

⁹ Sur les 9 traductions d'Arianne Des Rochers répertoriées sur le site de l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada réalisées entre 2017 et 2022, nous pouvons trouver 6 co-traductions (<https://www.attlc-ltac.org/en/translator/arianne-desrochers-en/>).

¹⁰ <https://www.youtube.com/watch?v=NFy8KFrbaQg&t=2909s> (7 min 12 s – 8 min 30 s).

gens [...] Les gens avec lesquels j'ai co-traduit deviennent ensuite mes amis, ils font partie de mon entourage intellectuel (personal communication, 2.10.2023).

Dans l'analyse qui suit, nous examinerons deux cas de la collaboration d'Arianne Des Rochers avec les artistes autochtones pour traduire en français les ouvrages de Leanne Betasamosake Simpson – écrivaine, musicienne et activiste, membre de la communauté Michi Saagiig Nishnaabeg, une voix incontournable du mouvement de la résurgence autochtone au Canada. Bien que Leanne Betasamosake Simpson aborde dans son écriture les problèmes des blessures et de la dépossession coloniale, c'est l'humour cinglant qui demeure l'une des caractéristiques de son œuvre :

Mécanisme de résistance pour les peuples autochtones, le rire devient, dans l'œil du colonisateur repentant, mais peu enclin à l'action, un moyen étrangement efficace de bousculer ses préjugés et d'aiguiser sa conscience des failles, des contradictions, de l'hypocrisie qui sous-tendent son discours et sa volonté passive de réconciliation (Hébert-Dolbec, 2020).

L'idée qui a guidée Des Rochers dans sa démarche traductive des ouvrages de Simpson est « le décentrement » qui s'opère à deux niveaux : celui du mode de travail sur le texte traduit et celui du choix de(s) langue(s). Comme l'a précisé la traductrice, en tant que personne blanche et allochtone, possédant à la fois une formation universitaire et une expérience en traduction littéraire, elle apprécie le travail collaboratif qui lui permet de « quitter son propre centre »¹¹.

Pour effectuer la traduction française du premier livre faisant partie de notre corpus d'analyse, *Islands of Decolonial Love* (2013), Des Rochers a collaboré avec Natasha Kanapé Fontaine qui est écrivaine, poétesse, slameuse, chanteuse, comédienne et militante en droits autochtones issue de la communauté innue de Pessamit. Kanapé Fontaine est considérée comme une voix de la jeune génération des autochtones au Québec et son engagement dans le mouvement autochtone canadien *Idle No More* lui a valu le prix *Droits et Libertés* décerné par la *Commission des droits de la personne et de la jeunesse du Québec* pour sa poésie et son implication sociale. La distance linguistique et culturelle séparant Betasamosake Simpson et Kanapé Fontaine du fait que les deux femmes sont membres de deux communautés autochtones différentes n'a pas constitué un obstacle : « Si Kanapé Fontaine écrit sa poésie dans une combinaison de langues autre que celle de Simpson (français et innu), sa participation au travail de traduction n'en est pas moins déterminante en raison de son expérience avec les textes hétérolingues en langues autochtones et de sa sensibilité au vécu des personnes autochtones » (Chagnon, 2023, p. 58).

¹¹ Pour reprendre les mots exacts : « la collaboration, ça m'assure que je ne me mets pas au centre moi-même [...] Il y a toujours quelqu'un pour me ramener » (Des Rochers in : Dawson, 2020, 20 min 20 s). Arianne Des Rochers préfère utiliser le terme de décentrement que celui d'effacement qu'elle considère illusoire car il est impossible au traducteur de devenir invisible et de ne pas laisser les tracer dans le texte littéraire qu'il traduit.

Le travail sur la traduction française de *Islands of Decolonial Love* s'est déployé en deux étapes. Tout d'abord, les traductrices ont effectué leur travail individuel sur les parties respectives du livre : Ariane des Rochers a traduit les nouvelles et les histoires en prose et Natasha Kanapé Fontaine les poèmes et les chansons. Ensuite, les traductrices ont passé à l'étape de la révision mutuelle de leurs fragments, pour effectuer ensuite plusieurs relectures et élaborer la version finale du texte (personal communication, 2.10.2023). Ainsi, la complémentarité des compétences des traductrices, la première se spécialisant dans la traduction de la prose et la seconde étant poète d'origine autochtone, a permis de faire face au défi de traduction de l'ouvrage intergénéérique, multidimensionnel et hétérolingue de Leanne Betasamosake Simpson.

La deuxième traduction, celle du livre intitulé *A Short History of the Blockade* (2021) est signée par Ariane Des Rochers et Édith Bélanger, membre de la Première Nation Wolastoqiyik Wamsipekuk diplômée de philosophie et d'administration publique en contexte autochtone, rédactrice, chroniqueuse sur Espaces Autochtones Radio-Canada et propagatrice de la langue wolastoqey. Si c'est Ariane Des Rochers qui a choisi sa collaboratrice, c'est Édith Bélanger qui a proposé la méthode de travail sur le texte. Cette dernière a effectué la traduction de premier jet pour passer ensuite à la deuxième étape proprement collaborative qui a duré environ un an¹². Comme il s'agissait de la première traduction littéraire effectuée par Édith Bélanger, la collaboration a pris une forme de mentorat. C'est aussi Édith Bélanger qui a rédigé la préface à la version française du livre de Simpson.

En passant aux exemples concrets, le premier défi à relever pendant la traduction des œuvres de Leanne Betasamosake Simpson, c'est l'hétérolinguisme que l'auteur explique de la manière suivante : « I wanted to write these stories for an Indigenous audience first. That's why I included my language, that's why the informal tone and style [...] I wanted them to be read as if you were eavesdropping dropping on a conversation between friends, Native friends¹³. » L'hybridité linguistique ainsi que l'absence de majuscules dans *Islands of Decolonial Love* constitue une forme de contestation de l'autorité : « Cet enchevêtrement de langues minorisées et de langues coloniales a pour effet de déconstruire l'hégémonie des langues coloniales. En plus d'intégrer l'anishnaabemowin et son imaginaire nourris de récits ancestraux, Simpson manipule la langue anglaise de façon à s'appropriier *la langue de l'ennemi* » (Chagnon, 2023, p. 59).

La version française de l'ouvrage, intitulée *Cartographie de l'amour décolonial*, reproduit la polyphonie linguistique de l'original en juxtaposant les passages en français et en anishnaabemowin, que ce soit dans les titres de chapitres, dans la narration ou dans les dialogues. Néanmoins, dans la version française on ne retrouve pas de

¹² <https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/kuei-kwe/episodes/626022/ratrapage-du-samedi-7-mai-2022>.

¹³ <https://asusjournal.org/issue-4/interview-with-leanne-simpson/>.

notes explicatives de bas de page insérées par son autrice dans l'original, comme l'illustrent les exemples suivants.

Tableau 1. L'enchevêtrement de langues

Leanne Betasamosake Simpson: <i>Islands of Decolonial Love</i> (2013)	Leanne Betasamosake Simpson: <i>Cartographie de l'amour décolonial</i> (traduction de Natasha Kanapé Fontaine et d'Arianne Des Rochers, 2018)
she sang them home	elle leur a chanté un chant de retour
bozhoo odenaabe shki maajaamegos ndizhinaakaz it's been a long time.	bozhoo odenaabe shki maajaamegos ndizhinaakaz ça fait longtemps.
oowah odenaabe	oowah odenaabe
oowah odenaabe	oowah odenaabe
it's this way, I can feel my lateral line drawing forward [...]	de cette manière, je ressens ma ligne latérale se dessiner au devant [...]
----- nisnaabemowin: bozhoo odenaabe is hello shki maajaamegos ndizhinaakaz means my name is new trout that leaves (salmon), odenabe is the otonabee river that boils and bubbles and beats like a heart [...]	
this is the place where we come to sit and talk with our aanikoobijigang. signed this 21st day of june, eighteen hundred and thirty, nogojiwanong, kina gichi anishinaabeg-oga- ming [...]	c'est l'endroit où nous allons nous asseoir pour parler avec nos aanikoobijigang. Signé en ce vingt et unième jour du mois de juin mille huit cent trente, nogojiwanong, kina gichi anishinaabeg-ogaming [...]
----- nisnaabemowin: nogojiwanong is the mississau- ga name for Peterborough and means the place at the foot of the rapids aanikoobijigang means ancestors, geat-grandmothers, great-grandfathers and great-grandchildren, literally "the links that bind us together" or a chain [...] kina gichi anishi- naabeg-ogaming means the place where we all live and work together [...]	

Source : Betasamosake Simpson (2013, pp. 127-128, 114-115) (original); Betasamosake Simpson (2013, pp. 127-128, 114-115) (traduction).

Comme l'a expliqué Arianne des Rochers, la décision de ne pas inclure de notes explicatives a été consultée avec l'autrice et découlait d'une modification de la

convention de publication de l'éditeur (ses œuvres suivantes sont parues sans notes). Ainsi, les traductrices, au lieu d'être fidèles au texte original, ont choisi d'être fidèles à la première intention de Leanne Betasamosake Simpson qui n'était pas favorable aux notes dès son premier livre (personal communication, 2.10.2023).

La forme du texte d'arrivée entre en résonance avec l'idée de « décentrement » au niveau du choix de(s) langue(s) du texte d'arrivée. Selon Des Rochers, les traductions des textes émanant des communautés autochtones devraient s'éloigner de l'idéal de la langue française normative pour ne pas reproduire les schémas coloniaux de la suprématie linguistique. Arianne Des Rochers souligne qu'il est inacceptable de « digérer » le texte autochtone pour le public Blanc au cours de sa traduction ou de « gloser » les fragments en langues autochtones car le texte d'arrivée doit rester « aliénant » pour le récepteur-type d'origine européenne (Des Rochers in : Dawson, 2020, 29 min 10 s). La lecture d'une traduction hétérolingue « exige un engagement – pour ne pas dire un effort – auquel nous, qui nous racontons sans ambages depuis la nuit des temps, ne sommes jamais confrontés. Une porte ouverte vers un renversement qu'il ne tient qu'à chacun de nous de soutenir » (Hébert-Dolbec, 2020).

Le deuxième défi, auquel les traductrices ont été confrontées pendant leur travail, surtout visible dans le livre *A Short History of the Blockade*, c'était l'emploi des pronoms personnels neutres. Comme l'explique Betasamosake Simpson, qui utilise le pronom « they »¹⁴ d'une manière systématique dans ses livres :

Dans notre langue, nous n'avons pas de pronoms de genre. Si vous voulez assigner un genre à quelqu'un, cela doit être fait délibérément. Dans notre culture, il n'y a pas de restriction de genre, par exemple entre le masculin et le féminin. Il y a plus que deux genres. Je voulais évoquer cette réalité de la langue anichinabémowin. En anglais, la façon d'y arriver était avec l'usage du pronom "they" (Montpetit, 2021).

La langue française est grammaticalement genrée et ne possède que deux genres – masculin et féminin, la raison pour laquelle elle est parfois considérée sexiste¹⁵. Si les traductrices avaient choisi d'utiliser les moyens du français standard¹⁶, il aurait été né-

¹⁴ L'anglais ne dispose pas d'un pronom personnel de troisième personne singulière neutre. Pour cette raison, la forme qu'on appelle le « they singulier » (ang. *singular they*), c'est-à-dire l'utilisation au singulier du pronom personnel de la troisième personne du pluriel permet de désigner une personne dont le genre n'est pas déterminé ou révélée ou bien une personne non binaire. La forme qui existe depuis XIV^e siècle, a connu un regain d'intérêt à la fin du XX^e siècle, lorsqu'on a commencé à utiliser le langage épiciène ou non-sexiste (<https://www.merriam-webster.com/wordplay/singular-nonbinary-they>).

¹⁵ <https://www.lefigaro.fr/langue-francaise/actu-des-mots/la-langue-francaise-est-elle-machiste-20221030>.

¹⁶ Si le pronom « iel/iels » est attesté par le *Petit Robert* depuis novembre 2021 (<https://dictionnaire.lerobert.com/dis-moi-robert/raconte-moi-robert/mot-jour/pourquoi-le-robert-a-t-il-integre-le-mot-iel-dans-son-dictionnaire-en-ligne.html>), il ne l'était pas au moment de l'élaboration de la traduction par Bélanger et Des Rochers.

cessaire de déterminer le genre du protagoniste (ici : le castor Amik autour duquel se concentrent les histoires autochtones racontées par l’auteurice) en choisissant le pronom masculin « il » ou féminin « elle ». Et même si l’ébauche de traduction effectuée par Édith Bélanger ne contenait pas de pronom personnel épïcène « iel », les traductrices ont décidé de l’inclure lors de leur collaboration sur la forme finale du texte, afin de refléter dans la version française le caractère non genré, non binaire et queer de l’écriture de Leanne Betasamosake Simpson (personal communication, 2.10.2023).

Tableau 2. L’emploi des pronoms personnels neutres

Leanne Betasamosake Simpson: <i>A Short History of the Blockade</i> (2021)	Leanne Betasamosake Simpson: <i>Une brève histoire des barricades</i> (traduit par Édith Bélanger et Arianne Des Rochers, 2022)
Amik felt like they were a hundred years old. The world had changed, without them. They felt cynical and out of touch and irrelevant, and they were.	Amik se sent comme s’iel avait cent ans. Le monde a changé, en son absence. Iel se sent cynique et dépassé•e, et iel l’est.
Watching my kiddos step up unprompted, and live their responsibilities as Michi Saagig Nishnaabeg was a beautiful relief. I watched them as they use their bodies to build a beaver dam. I watched them as they inherited both breathtaking beauty of Nishnaabewin and the struggle involved in birthing new worlds.	Observer mes enfants se mobiliser spontanément, et vivre conformément à leurs responsabilités en tant que Michi Saagig Nishnaabeg, a été pour moi un magnifique soulagement. Je les ai observé•es se servir de leurs corps pour construire un barrage de castor. Je les ai observé•es hériter à la fois de la beauté époustouflante de nishnaabewin, et de la lutte qui sous-tend la naissance de nouveaux mondes.

Source : Betasamosake Simpson (2021, pp. 49-53) (original), Betasamosake Simpson (2022, pp. 93-97) (traduction).

Comme nous le montrent les extraits cités, l’emploi du pronom neutre « iel » et de l’écriture inclusive avec le point médian peut présenter certains avantages. Tout en respectant l’originalité de la création de l’auteurice, ce procédé permet à un public plus large de s’identifier au personnage principal, sans véhiculer les stéréotypes concernant la féminité ou la masculinité. Encore une fois, en raison de son « décentrement » linguistique, le texte d’arrivée devient « aliénant » pour un récepteur qui s’attendrait aux tournures traditionnelles de la langue française, mais de l’autre côté, une telle approche traductive donne au lecteur une possibilité « de se frotter à l’altérité ». Comme le remarque Lori Saint-Martin :

[...] la littérature, au sens large, est aussi une expérience « étrangeante », une expérience qui nous sort de notre petit monde, de notre manière de dire, de voir, de penser. Seuls les dominants peuvent imposer leur expérience et leur savoir comme la norme. À l’inverse, la traduction nous secoue, nous montre que nous ne sommes pas le nombril du monde ; elle décentre le centre et trouble la pensée unique (2022, p. 276).

CONCLUSION

En raison de la configuration linguistique spécifique du Canada et de son contexte historique et social, les cas de co-traduction d'Arianne Des Rochers avec Natasha Kanapé Fontaine et avec Édith Bélanger se démarquent nettement des pratiques de traduction collaborative connues jusqu'à présent en Europe. Leurs motifs, leur déroulement et leur résultat les rendent difficiles à classer selon les catégories proposées par Jean-René Ladmiral. Ainsi, s'agirait-il, à la fois, d'une traduction en binôme, vu la complémentarité des compétences des traductrices surtout visible dans le premier cas analysé, et d'un duo de traduction, vu les affinités personnelles et l'envie d'apprendre à travers une expérience de travail commun. En ce qui concerne les motifs, on remarque qu'à côté de ceux d'ordre textuel, linguistique ou psychologique, les facteurs d'ordre politique ne sont pas de moindre importance. Le cas de collaboration d'Arianne Des Rochers avec Natasha Kanapé Fontaine et avec Édith Bélanger montrent aussi que chaque projet de co-traduction littéraire est différent et demande les modes de travail adaptés au texte et au contexte.

Enfin, la traduction collaborative qui réalise le postulat de « décentrement » du traducteur d'un côté, et du récepteur du texte de l'autre côté, celle qui met au cœur de l'activité le dialogue et la compréhension mutuelle, en incitant à la réflexion sur son rôle dans la société hétérogène, peut, effectivement, présenter un certain potentiel transformatif nécessaire pour rendre les pratiques traductives plus inclusives et plus participatives. Comme il s'agit d'un phénomène récent, il serait intéressant d'observer le développement de cette tendance non seulement au Canada francophone, mais au niveau international.

BIBLIOGRAPHIE

CORPUS D'ANALYSE

- Betasamosake Simpson, L. (2013). *Islands of Decolonial Love*. Winnipeg : ARP Books.
- Betasamosake Simpson, L. (2018). *Cartographie de l'amour décolonial*. Trad. N. Kanapé Fontaine & A. Des Rochers. Montréal : Mémoire d'encrier.
- Betasamosake Simpson, L. (2021). *A Short History of the Blockade*. Edmonton : University of Alberta Press.
- Betasamosake Simpson, L. (2022). *Une brève histoire des barricades*. Trad. É. Bélanger & A. Des Rochers. Montréal : Mémoire d'encrier.

OUVRAGES CRITIQUES

- Bradette, M-E. (2018). Langue française ou langue autochtone ? Écriture et identité culturelle dans les littératures des Premières Nations. *Captures* (dossier : La notion d'«autochtonie»), 3, 1 (mai). revue-captures.org/node/1514.
- Chagnon, K. (2018). La traduction à l'ère de la décolonisation. *Circuit. Le magazine d'information des langagiers*, 139. <https://www.circuitmagazine.org/dossiers-139/la-traduction-a-l-ere-de-la-decolonisation>.
- Chagnon, K. (2019). Colonialisme, universalisme occidental et traduction. *TTR*, 32 (1), 259-278. <https://www.erudit.org/fr/revues/ttr/2019-v32-n1-ttr05169/1068021ar/>.
- Chagnon, K. (2022). Naviguer les courants de la décolonisation : histoire, littératures et langues minoritaires. In J. Beaulieu-April & S. Roussel (éds.), *Enjeux du contemporain en poésie au Québec* (pp. 151-175). Montréal : Presses Universitaires de Montréal.
- Chagnon, K. (2023). « Les langues se délient : traduire la rupture de la colonialité » [Thèse de doctorat soutenue à l'Université du Québec à Montréal]. <https://archipel.uqam.ca/16756/1/D4406.pdf>.
- Chartier, D. (2019). La fascinante émergence des littératures inuite et innue au 21^e siècle au Québec : Une réinterprétation méthodologique du fait littéraire. *Revue japonaise d'études québécoises*, 11, 27-48.
- Chrobak, M. (2018). Traduire à deux – quelques cas de figure. In E. Monti & P. Schnyder (éds.), *Traduire à plusieurs. Collaborative Translation* (pp. 239-249). Paris : Éditions Orizons.
- Cordingley, A. & Frigau Manning, C. (2016). What Is Collaborative Translation ? In A. Cordingley & C. Frigau Manning Anthony (éds.), *Collaborative Translation. From the Renaissance to the Digital Age* (pp. 1-30). London : Bloomsbury Publishing. <https://doi.org/10.7202/1068021ar>.
- Dawson, N. (2020). Traduire depuis les marges [Video file]. 28.08. <https://www.youtube.com/watch?v=NFy8KFrbaQg&t=2909s>.
- Falling Into Decolonial Love : An Interview with Leanne Simpson, Author of « Islands of Decolonial Love: Stories and Songs »* (2014). <https://asusjournal.org/issue-4/interview-with-leanne-simpson/>.
- Gambier, Y. (2018). Un futur partiellement codé dans le passé : la traduction collaborative. In E. Monti & P. Schnyder (éds.), *Traduire à plusieurs. Collaborative Translation* (pp. 37-60). Paris : Éditions Orizons.
- Hébert-Dolbec, A.-F. (2020). « On se perd toujours par accident » : renverser le grand récit. *Le Devoir*. 22.02. <https://www.ledevoir.com/lire/573359/fiction-des-ameriques-renverser-le-grand-recit>.
- Henzi, S. & Bradette, M.-E. (2023). Rêves de langues, de visions, de constellations multiples : les littératures autochtones et leur étude aujourd'hui. *Alternative Francophone*, 3, 3, 1-9. <https://journals.library.ualberta.ca/af/index.php/af/article/view/29505>.

- Kuei! Kwe! (2022). *Rattrapage du 7 mai 2022 : Emmelyne Octavie, Audrey-Lise Rock-Hervieux, Karine Awashish et Arianne Des Rochers*. <https://ici.radio-canada.ca/ohdio/premiere/emissions/kuei-kwe/episodes/626022/rattrapage-du-samedi-7-mai-2022>.
- Kwahiathonkh! (2023). 20.07. <https://kwahiathonkh.com/oeuvres-autochtones-traduites-en-francais/#1534797616932-aae40917-7b29>.
- Lacombe, M., Macfarlane, H. & Andrews, J. (2010). Indigeneity in Dialogue : Indigenous Literary Expression Across Linguistic Divides/L'autochtonie en dialogue : l'expression littéraire autochtone au-delà des barrières linguistiques. *Studies in Canadian Literature / Études en littérature canadienne*, 35 (2), 5-12.
- Ladmiral, J.-R. (2018). La traduction au pluriel. In E. Monti & P. Schnyder (éds.), *Traduire à plusieurs. Collaborative Translation* (pp. 19-36). Paris : Éditions Orizons.
- L'Italien-Marcotte, Ch.-É. (2022). Le nouveau de la littérature autochtone. *Espaces autochtones*, 4.04. <https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones/1873903/litterature-premieres-nations-livres-editions-ecrivains-autochtones>.
- Monti, E. (2018). Introduction : Traduire, une démarche plurielle. In E. Monti & P. Schnyder (éds.), *Traduire à plusieurs. Collaborative Translation* (pp. 9-18). Paris : Éditions Orizons.
- Saint-Martin, L. (2022). *Un bien nécessaire. Éloge de la traduction littéraire*. Montréal : Éditions du Boréal.
- Statistique Canada (2022). <https://www150.statcan.gc.ca/n1/daily-quotidien/220921/dq220921a-fra.htm>.
- Vinçotte, A. (2022). La langue française est-elle machiste ? 10.10. <https://www.lefigaro.fr/langue-francaise/actu-des-mots/la-langue-francaise-est-elle-machiste-20221030>.